

DEPOT LE  
Seine  
1910

SEPTIEME ANNEE. — N° 2304.

JOURNAL SOCIALISTE QUOTIDIEN

LUNDI 8 AOUT 1910.

5 C.  
Le Numéro

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
46, Rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>)  
TELEPHONE : 102-69  
PUBLICITÉ : 110, Rue Réaumur — TELEPHONE : 225-10  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Directeur Politique :  
**JEAN JAURES**

ABONNEMENTS  
Paris, Seine et Seine-et-Oise  
Un An... 48 fr. »  
Six Mois... 24 fr. »  
Trois Mois... 12 fr. »  
Un Mois... 4 fr. 50 »  
Départ<sup>s</sup>  
Un An... 51 fr. »  
Six Mois... 26 fr. 50 »  
Trois Mois... 13 fr. 25 »  
Un Mois... 4 fr. 75 »  
Etranger  
Un An... 54 fr. »  
Six Mois... 27 fr. 50 »  
Trois Mois... 13 fr. 75 »  
Un Mois... 4 fr. 80 »  
Les Abonnements sont reçus SANS FRAIS dans tous les Bureaux de Poste.

5 C.  
Le Numéro

## CONTRE COUPS EUROPEENS

Le roi d'Espagne, dans son entretien avec le président du conseil, lui a-t-il demandé comment la France avait pu mener à bien, sans trop de secousses, une œuvre de laïcité bien plus hardie que celle qu'ébauche, à cette heure, le ministre Canalejas ? Ce qui est certain, c'est que la vigoureuse action laïque de la France a contribué au mouvement qui, dans tous les pays latins, tend à la libération de la société civile. J'ai entendu dire à Salmeron, quelques mois avant sa mort : « L'œuvre de laïcité qu'accomplit la France ne vaut pas pour la France seule, mais pour toute l'Europe. »

Ainsi se prépare, en effet, une société européenne fondée sur le droit moderne, déliée des chaînes cléricales et plus apte à évoluer, par la force combinée de la raison enfin libre et du prolétariat enfin organisé, vers des conditions sociales nouvelles.

Les cléricaux de France diront-ils aujourd'hui, comme ils le disaient il y a quelques années, que la papauté, meurtrie par les peuples latins, reporterait toute sa sympathie sur l'Allemagne et que par là des difficultés graves pourraient nous être créées ? Après l'incident qui a mis si violemment aux prises l'Allemagne de Luther et Pie X, il est malaisé de tenir ce langage.

D'ailleurs, à mesure que l'Europe se secoue le joug de la domination cléricale, la nation allemande supportera plus impatiemment d'être gouvernée par le centre catholique et par la papauté ! Ce serait pour elle, pour le pays de la Réforme et des grandes philosophies audacieuses, une humiliation intellectuelle et politique sans doute intolérable ; et je crois qu'un des effets les plus curieux du mouvement qui se produit partout en Europe et que les maladresses du pape ont accéléré, sera de frapper de discrédit en Allemagne toute combinaison gouvernementale reposant sur le concours du centre catholique. L'empire sera peut-être obligé de la subir, mais il y perdra une partie de son prestige ; et une période nouvelle sera préparée où la direction de la politique allemande passera à d'autres forces.

Les socialistes allemands se gardent bien de renouveler en Allemagne le Kulturkampf bismarckien. Les catholiques y sont une minorité ; et la démocratie allemande n'a pas besoin de prendre contre l'envahissement politique de l'Eglise les précautions qu'a dû prendre la démocratie française. Il y eut même un temps où Bismarck, en dénonçant à la fois catholiques et socialistes comme « les ennemis de l'empire », les associa dans une résistance commune. Aujourd'hui encore, bien que les socialistes allemands déclarent avec vigueur contre toutes les Eglises, contre l'Eglise catholique aussi bien que contre l'Eglise évangélique, la pleine laïcité de l'Etat et de l'école, ce n'est pas surtout sur le terrain religieux qu'ils combattent le centre. Ils lui reprochent sa politique ambiguë et fourbe, la duplicité avec laquelle il se donne comme le défenseur de la démocratie tout en courtisant les pouvoirs d'en haut afin de rentrer en grâce. Ils dénoncent ses trahisons répétées contre le peuple dans la question des impôts, dans celle du suffrage universel pour le Landtag de Prusse ; et leur propagande devient si active, si efficace, que le centre s'effraie ; bien avant les élections générales, il commence à publier des brochures apologétiques. Mais la défiance s'éveille dans la partie du peuple ouvrier que le centre a dupé jusqu'ici. Et la propagande du Parti socialiste, sans avoir un objet confessionnel, sera aidée par le discrédit croissant de la papauté et par les inquiétudes que suscite sa politique intransigente et provocatrice.

Ainsi, par des circuits et des contre-courants inattendus, l'action laïque européenne agit sur l'évolution de la démocratie allemande. La grande œuvre de liberté et de raison accomplie par la France ira au-delà de nos frontières, développant ses effets. Dans le monde moderne, les grands efforts de civilisation ne peuvent ni se perdre, ni se localiser.

JEAN JAURES.

## NECROLOGIE

Nous apprenons, avec un bien vif regret, la mort du citoyen Bigot, décédé hier à son domicile, 3, rue du Télégraphe. Bigot était un vieux militant ; il fut toute sa vie un excellent militant, sûr et dévoué, un bon socialiste. Avant l'unité, il occupa les fonctions de trésorier de la Fédération de la Seine du Parti socialiste français. Il entra dans l'Union socialiste avec son groupe et il y fut toujours à son rang. Nous adressons à sa famille et à ses amis nos bien sincères condoléances. Les obsèques auront lieu aujourd'hui, à deux heures, au domicile mortuaire, 3, rue du Télégraphe. L'inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse.

## LES COUVREURS ET LES PLOMBIERS

Une grève. — Un labeur tragique. — Sur le pavé : ceux qui meurent et ceux qui chôment  
Les beaux règlements dans les cartons. — Vers la victoire.

15.000 plombiers-couvreurs-zingueurs, les compagnons des toits et leurs garçons, les poseurs appartenant au service des eaux, les ouvriers appartenant au périmètre du gaz ont abandonné le travail. Il n'y a plus d'artisans au fait des maisons, non plus que dans les canalisations souterraines. La presse, qui suit de près les entrepreneurs, a gémé sur les exigences des salaires qui demandent la journée de huit heures. L'Humanité a exposé leurs revendications ; il lui appartient de dire aujourd'hui ce qu'est leur labeur, de quels dangers est faite leur vie.

Dans la rubrique : faits divers

Notre métier est un sport, disent les couvreurs-plombiers. Et de fait, il faut les avoir vus grimper sur les toits, travailler en d'inimaginables espaces, sur des entablements larges de 25 centimètres ! Exercices de gymnastique, véritable acrobatie. On frémit quand on aperçoit les hommes au sommet des maisons, s'accrochant, se retournant, cherchant la position la plus commode pour le travail.

L'artisan est désigné avec un aide pour la réparation d'une gouttière. Il se munir des appareils nécessaires à la construction d'un échafaudage volant, il emporte les échelles, les chevales, les planches dénommées voliges et les défenses, grosses cordes dont les dimensions atteignent 25 à 30 mètres et l'épaisseur 4 à 5 centimètres. Il suspend horizontalement l'échelle aux cordes qui sont fixées à l'aide d'un « mou de marin » sur les chevales posés sur la toiture ; il cloue les voliges le long de l'échelle pour former un plancher. Et sur cette légère construction, il travaille à 20 ou 25 mètres de hauteur.

Les planches qui le supportent sont suspendues dans le vide, nul garde-corps ne protège l'ouvrier ; s'il a, par malheur, une seconde d'inattention ou de vertige, si les lourdes charges qu'il manipule l'enlèvent vers le sol, s'il glisse sur les voliges, le malheureux vient à saboter sur le pavé à côté de l'homme qui, sur le toit, équilibre les passants pour les préserver des éclats des échafaudages. Le décret du 12 juin 1893 est formel à cet égard. Déjà l'ordonnance du 12 mai 1881 disait :

« Les garde-corps seront composés d'une traverse d'appui posée à la hauteur de 90 centimètres sur les trois côtés faisant face au vide, et de 70 centimètres sur le côté faisant face à la construction. Cette traverse sera portée par un montant espacé de 1 m. 50 au plus et solidement fixée au plancher. En plus, il y aura par le bas, une planche de 25 centimètres de hauteur au moins. »

Mais dans la plupart des constructions, les garde-corps formant cage n'existent pas et, pour économiser quelques planches, on sacrifie des vies humaines. On supprime parfois les échafaudages.

Va, dit l'entrepreneur au compagnon, tu as un tuyau à sortir, ça ne vaut pas la peine pour si peu de mobiliser les échelles, les poutres et les défenses. Tu es un homme courageux, tu ne perds pas ton temps en précautions !

Et voilà pourquoi devant la bâtisse un homme s'abat, une trainée de sang rougit le trottoir. Encore un couvreur tué.

Sur la sellette  
Quand ils repèrent et posent les tuyaux, quand ils exécutent des travaux de courte durée, on les voit retenus simplement par une corde à nœuds sur la sellette. Ils fixent à la toiture la corde de chanvre qui mesure 30 à 40 mètres et qui présente des nœuds tous les 30 centimètres. Ils portent sur leur dos la planchette, ils chaussent les jambières en cuir de buffe, munies de crochets, et ils grimpent le long du cordage, fixant le crochet des jambières successivement à chacun des nœuds puis, l'ascension terminée, ils s'assoient sur le bois. La corde vacille et l'homme tourne autour d'elle. La scie à la main, le couvreur opère, suspendu dans l'espace.

Parfois la corde se rompt et l'ouvrier, précipité d'une hauteur prodigieuse, se fend le crâne sur la chaussée.

La corde n'a pu résister au poids de son corps. Certes, le règlement veut que toutes les défenses et cordes à nœuds soient passées au cabestan chaque année. L'appareil se soumet à une tension considérable et brise celles qui présentent un défaut. Souvent, le règlement n'est pas appliqué ; on évite la vérification essentielle, et les ouvriers utilisent parfois, pour la construction des échafaudages, des défenses qui depuis longtemps devraient être hors d'usage.

Les morts vont vite  
Le règlement n'est pas appliqué. Les toitures des immeubles devraient être munies de rampes protectrices. Mais les rampes ne sont pas exigées par les propriétaires ni imposées par les architectes.

Mais l'accident n'est pas la seule misère qui les guette. Le chômage sévit dans la corporation. Les intempéries arrêtent les travaux, les mois d'hiver sont particulièrement rudes aux couvreurs, aux plombiers, aux zingueurs du bâtiment.

Artisans dont le labeur interrompu souvent par la catastrophe demande habileté et sang-froid, les dix francs qu'ils exigent par « journée de compagnon », les sept francs exigés par « journée de garçon » ne constituent pas un salaire excessif en échange de tant de peines, en présence d'un chômage involontaire si prolongé.

Les autres catégories  
Nous avons vu les compagnons des toits. A eux se sont joints dans le même syndicat et dans la même grève les plombiers, poseurs du service des eaux concédés et les plombiers du périmètre du gaz.

Les premiers travaillent dans les égouts. Autres périls : ils sont exposés à l'asphyxie par gaz délétères, aux risques d'incendie et de noyade, comme tous ceux qui œuvrent dans les entrailles de la cité.

Les seconds, parfois, sont intoxiqués par le gaz d'éclairage. Ainsi la corporation est entourée d'ennemis.

Les artisans unis  
Toutes les catégories d'ouvriers ont souscrit au contrat collectif élaboré par leur syndicat et soumis à la Chambre des entrepreneurs. Ce contrat fixe le salaire des garçons appartenant au service des eaux et au périmètre du gaz à 8 fr. 50 par jour, taux en vigueur déjà dans plusieurs entreprises.

La grève des plombiers-couvreurs-zingueurs est légitime, l'entente des ouvriers, les progrès faits par le syndicalisme dans la corporation, permettent d'escompter une victoire complète.

L.-M. BONNEFF.

## LA JOURNÉE D'HIER

Les grévistes se sont réunis hier dans la grande salle de Tivoli-Vaux-Hall, encore une fois trop petite pour les contenir tous. L'enthousiasme dans le mouvement ne fait qu'augmenter devant les adhésions qui deviennent de plus en plus nombreuses.

L'assemblée fut unanime à repousser un article d'un « quinze mille », actuellement directeur du journal *Le Bâtiment*. Ce mesure de patrons, trouve mauvais que des ouvriers réclament un peu plus de bien-être, en demandant des salaires leur permettant de vivre eux et leur famille, et une diminution des heures de travail, pour supprimer le trop grand chômage.

Il plaît à M. Ferrand d'arguer sur les conditions dans lesquelles la grève fut déclarée. Il ose dire que le cahier de revendications avait été « probablement » approuvé et que la grève a été ordonnée par les quelques meneurs du syndicat.

Au fond, qu'importe aux grévistes les sottises de M. Ferrand, Malgré — ou à cause d'elles — le mouvement a continué et aujourd'hui, en attendant dans la deuxième semaine du conflit, il pourra s'en apercevoir.

Pourrait-il n'être peut-être pas inutile de lui opposer la vérité tout simplement. Et la vérité, c'est la lettre soumettant les revendications approuvées par les adhésions au syndicat patronal, c'est la réponse hautaine de M. Giffault, c'est la réunion générale du dimanche 1<sup>er</sup> août qui décida la grève, c'est enfin la masse elle-même des grévistes.

Aussi, et M. Ferrand a le souci des intérêts patronaux, ferait-il mieux de rappeler au syndicat patronal que le Syndicat ouvrier a tout fait pour permettre de discuter d'un commun accord les revendications justifiées de toute la corporation. Tous les ouvriers sont approchés préalablement et adressés au syndicat patronal, et les plombers de toutes les catégories sont bien décidés à aller jusqu'au bout et vaincre la résistance patronale, pour obtenir gain de cause.

LES REUNIONS  
Réunion-aujourd'hui, à deux heures, Bourse du travail, salle Ferrer, bas-côté et salle des Grèves.

PARIS  
1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>. — Bourse du travail.  
5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>. — Maison des syndicats, 117, boulevard de la Chapelle.  
12<sup>e</sup>. — 35, rue du Sergent-Bauchat.  
14<sup>e</sup>. — Maison commune, 111, rue du Château.  
15<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup>. Vanves et Issy-les-Moulineaux.  
17<sup>e</sup>. — 67, rue Pouchet.  
18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup>. — 7, rue de Trétaigne.  
19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup>. — A la Bellevilloise, 23, rue Boyer (tel. 961-89).

## LA QUESTION CLERICALE EN ESPAGNE

### La Reculade des Calotins

Il paraît que les cléricaux ont non seulement renoncé à la manifestation qui devait avoir lieu à Saint-Sébastien, mais encore à celle qu'on préparait à Estella, dans la région navarraise.

Tous les projets et toutes les menaces des cléricaux de Biscaïe ont abouti à un seul incident, celui d'un groupe de forcenés qui, samedi soir, groupés sur les balcons du casino « Centro Vasco », criaient : « Mort à l'Espagne ! Vive le Pape ! »

Des milliers de personnes, avant même que le préfet et les forces de police soient arrivées, réussirent à couvrir, par leurs protestations indignées, l'exploit mi-naïf, mi-ridicule des séparatistes cléricaux du « Centro Vasco ».

Les dépêches signalent aussi quelques rixes sur le boulevard de Saint-Sébastien, entre manifestants d'opinions différentes. Quelques personnes furent blessées et une centaine arrêtées.

A part cela, qui est bien peu de chose si on le compare au grand « chambard » fait par les acolytes des millionnaires calotins de Bilbao, à part ces menus incidents, le calme a été complet.

De la journée d'hier, qui menaçait d'être tragique, deux enseignements découlent. Le premier est que les éléments cléricaux de l'Espagne sont moins nombreux et moins puissants qu'ils ne prétendent, car s'ils avaient disposé de moyens suffisants, ils auraient pris ailleurs la revanche de la défaite que le gouvernement leur a fait subir à Saint-Sébastien.

S'ils n'ont pas organisé de manifestations monstres dans d'autres villes de l'Espagne, c'est simplement parce qu'ils en sont incapables.

L'autre enseignement, c'est que M. Canalejas, quand il fait autre chose que de débiter des déclarations à jet continu, c'est-à-dire lorsqu'il agit, a pour combattre avec lui les réactionnaires, tous les éléments vraiment libéraux du pays.

Nous verrons maintenant si la tactique employée par M. Canalejas, en ce qui regarde la manifestation avortée de Saint-Sébastien, va devenir une méthode. — F.R.

## VEILLE DE MANIFESTATION

Saint-Sébastien, 6 août. — (De notre correspondant particulier). — Arrivé ici pour voir la manifestation de demain, je viens d'assister à un incident qui s'est produit, vers dix heures du soir, sur l'Alameda.

Les séparatistes basques et les carlistes entonnèrent des chants et poussèrent des cris contre le gouvernement. Aussitôt, une contre-manifestation se forma. La police intervint, et, aux applaudissements de la foule, dispersa sans peine les manifestants.

Le préfet de la province a été accueilli par de grandes ovations.

Tout fait prévoir que la manifestation de demain avortera, car outre les mesures prises par le gouvernement, les éléments anticléricaux sont ici très nombreux et bien organisés. — ELLEN-PREVOT.

## LA MATINEE A ETE CALME

Saint-Sébastien, 7 août. — A huit heures du matin, la cavalerie commença à se poster sur les avenues et dans les rues. Les régiments défilèrent dans la ville au son de la musique.

Toutes les fenêtres des balcons s'ouvrirent avec précipitation, les habitants croyant qu'il y avait déjà des incidents ; on vit même quelques personnes qui n'osent pas ouvrir et des familles qui regardèrent le défilé des régiments derrière les vitres.

Dès neuf heures du matin, les personnes qui villégiétaient accoururent au télégraphe dans le but de tranquilliser leurs familles. Les renseignements donnés par le bureau des télégraphes furent un nombre énorme de dépêches ont été reçues hier soir de toutes les provinces d'Espagne, priant les intéressés de ne pas sortir dans la rue et exprimant une grande anxiété pour les événements qui pourraient se produire.

Des femmes et des enfants disent qu'ils ne veulent pas télégraphier, mais partir tout de suite.

Quelques détachements ont commencé à faire des patrouilles dès les premières heures de la matinée.

Vers huit heures, un des chefs de la garnison, interviewé, dit qu'il lui est impossible de fournir aucun renseignement. Mais de sa conversation, il est possible de déduire que la consigne est très sévère. Les autres autorités gardent le même mutisme ; la seule chose qu'on puisse savoir, c'est que des incidents pourraient se produire aujourd'hui, spécialement à la sortie de la course de taureaux, pour laquelle toutes les places sont prises.

En résumé, la matinée s'écoula tranquille. (Voir la suite en Dernière Heure.)

## LE CIRCUIT DE L'EST

### LA CONQUÊTE DU CIEL

Leblanc gagne la première journée (Paris-Troyes)

Les aviateurs engagés dans le Circuit de l'Est sont partis hier matin du champ de manoeuvres d'Issy-les-Moulineaux. Ils ont franchi la première étape, Paris-Troyes, sans accident, avec une régularité et une assurance admirables. C'est là un événement qui fera date dans l'histoire de la science moderne.

L'espace est conquis, définitivement conquis par l'homme. Il est maintenant acquis que « le plus lourd que l'air » peut parcourir de longues distances et des itinéraires déterminés à l'avance.

La population parisienne s'intéresse toujours aux événements sportifs. Aussi la foule était considérable autour du champ de manoeuvres d'Issy-les-Moulineaux.

A partir de cinq heures du matin, les trains, les autobus, diversaient par milliers les curieux sur le lieu du départ. Mais la plupart vinrent tout simplement à pied, mettant à profit l'air pur de cette belle matinée d'été.

C'était un spectacle peu banal de voir les grandes artères de Paris, la chaussée vide de voitures, tandis que de longues files de Parisiens longeaient les trottoirs dans le même sens.

Des familles entières, femmes, enfants, se mettaient en route au lever du jour ; quelques-uns d'ailleurs avec force provisions.

Les fortifications étaient garnies de curieux et d'Issy-les-Moulineaux jusqu'à la porte d'Orléans, sous le passage des aviateurs, la foule était énorme.

La butte Montmartre, éloignée pourtant du lieu de départ, était, elle aussi, bien garnie.

Les marchands de vins des quartiers Saint-Charles et Saint-Lambert sont restés ouverts toute la nuit. Ils firent, dit-on, de belles recettes.

La Tour Eiffel était ouverte à quatre heures du matin au lieu de dix heures, et les trois plateformes de la Tour furent tôt garnies.

## Le service d'ordre

Un service d'ordre formidable avait été organisé autour du champ de manoeuvres. Il ne comprenait pas moins de 3.000 soldats, dont 800 cavaliers, sans compter les agents des différents arrondissements, les brigades centrales et les régiments de la garde à pied et à cheval. Tous ces hommes avaient été placés sous la direction de M. Laurent, secrétaire général de la préfecture de police.

Les curieux sont évalués sur le champ de manoeuvres et dans les alentours à 300.000. Une telle foule ne peut être contenue sans quelques incidents.

Des bouclements inévitables se produisirent, en particulier à la porte étroite des fortifications qui fait face à la station de ceinture de Grenelle et par laquelle entraient les invités munis de cartes spéciales. On dut même, un instant, fermer complètement les grilles et faire évacuer les abords de la porte par un escadron du 1<sup>er</sup> cuirassiers et par un bataillon du 7<sup>e</sup> de ligne.

## Deux curieux audacieux

A six heures, alors que plusieurs départs étaient déjà effectués, un monoplane Bliot apparut à l'horizon se dirigeant sur le champ de manoeuvres. L'aviateur Moissant et un de ses amis, M. Caros, ont trouvé un bon moyen d'entrer sans carte. La foule leur fit un gros succès.

## Les départs

Il est cinq heures. C'est l'heure officielle. Sept appareils sont sur le terrain, les hélices tournent follement, cependant que les moteurs crachent, tous dans un roulement formidable. C'est une minute véritablement émouvante. Les commissaires sportifs, MM. de Kergariou, Gasnier et Fournier, et le chronométrier Audisté à leur poste, donnent, à 5 h. 13' 28", le premier départ à Aubrun ; à 5 h. 18' 43" Leblanc l'imite et à 5 h. 23' 35" Manet prend à son tour le départ.

Les monoplans suivent tous la ligne des fortifications aux acclamations d'une foule en délire. L'impression produite sur le public est considérable, quand nettement, dans le ciel azuré, sous les rayons du soleil qui se lève et qui rend les gros oiseaux artificiels presque transparents, les aéroplanes filent dans la direction de Juvisy.

Le premier biplan qui part est celui de Lindpaintner. Il s'envole à 5 h. 30' 17". On suit plus facilement des yeux et plus longtemps le gros biplan que les fluets monoplans.

Ces quatre aviateurs ont pris facilement le départ. Les suivants sont moins heureux ou moins habiles. Bletucci part à 5 h. 31' 5". Aubrun part à 5 h. 35' 22". Brégi part à 5 h. 37' 51". Mais pour des raisons diverses, tous trois atterrirent après quelques tours.

Néanmoins, aux termes du règlement, ils sont considérés comme partis aux heures précises que le chronométrier a enregistrées. Ils sont libres de s'envoler à nouveau quand ils le jugeront convenable.

Métrot prend le départ à 6 h. 8' 3", mais il rentre bientôt.

A 6 h. 30, il n'y a donc que cinq aviateurs en route pour Troyes. Les départs semblent maintenant devoir s'espacer. Les automobiles partent à la poursuite des cinq pilotes qui font route vers le but de la première étape.

Partent encore : Brégi, à 6 h. 52' 21" ; Legagneux, à 7 h. 54' 13" ; Weymann, à 9 h. 13' 17".

L'arrivée  
La ville de Troyes est en mouvement ; dans toutes les rues, avenues et boulevards, la foule attend anxieusement l'arrivée des aviateurs.

Enfin, à 6 h. 43, un pont noir apparaît à l'horizon ; il se rapproche de plus en plus ; c'est un monoplane, suivi bientôt d'un autre. Ils se donnent naturellement la chasse ;

après s'être pourchassés quelques minutes, ils atterrirent presque simultanément dans l'aérodrome à 6 h. 53.

Décrire l'ovation qui fut faite aux hardis aviateurs est impossible : ils sont pressés, embrassés et ont toutes les peines du monde pour échapper à l'enthousiasme populaire.

Voici exactement à quelle heure ils ont atterri.

Le premier, Alfred Leblanc, à 6 h. 53 m. 3 s.

Puis, Aubrun descend à 6 h. 53 m. 2 s. Trente-cinq minutes d'attente et voici un nouvel oiseau qui se montre à l'horizon. C'est un biplan ! Rapidement la forme se dessine et bientôt l'on peut lire numéro 21. C'est Lindpaintner qui, après une descente impressionnante, reprend contact avec la terre à 6 h. 53 m. 30 s.

Un long antraxte pendant lequel tous les commentateurs les plus divers circulent parmi la foule. Puis, à 10 h. 30, voici Mamet qui exécute une descente en vol plané. Nouveaux applaudissements.

L'aviateur déclare qu'il s'est égaré dans la brume et qu'il a dû faire escale à Coole. Il a parcouru 240 kilomètres environ.

Le classement  
Le classement s'établit donc ainsi : 1. Alfred Leblanc, couvrant les 135 kilomètres en 1 h. 33 m. 20 s. ; 2. Aubrun, en 1 h. 39 m. 34 s. ; 3. Lindpaintner, moteur Gnome, hélice intégrale Chauvière, en 2 h. 17 s. ; 4. Mamet, en 5 h. 8 m. ; 5. Legagneux, en 3 h. 59 m. 22 s. ; 6. Weymann, arrivé à Troyes à 2 h. 39 s.

## CE QUE DIT LE VAINQUEUR

Je suis parti à cinq heures quinze d'Issy-les-Moulineaux, dit Leblanc, et je me suis félicité d'abord d'avoir repéré ma route en beaucoup de temps, mais je me serais peut-être égaré. Il faisait, en effet, du brouillard aux environs de la capitale, et comme je voulais aller au plus court, sachant que mon concurrent Aubrun avait un monoplane plus vite que le mien, je me suis dirigé à la hussarde pendant vingt minutes. Je ne voyais rien, et j'étais à environ deux cents mètres d'altitude. Ce n'est qu'à Mormant que j'ai reconnu le terrain et j'étais heureux parce que dans la boue du terrain, j'avais vu aussi un bon dans la boue.

C'est une tour-carrée que j'avais notée sur ma carte qui m'a guidé.

Très pratique et indispensable, cette carte, ajoute le premier arrivé du Circuit de l'Est. J'ai eu alors plus de facilité pour me diriger. J'ai reconnu Nangis, grâce à une grande cheminée. Puis, je flais toujours, et je repérai Provins, grâce aux deux églises, toujours indiquées sur ma carte.

J'arrivai à Nogent-sur-Seine, et au-dessus de la plaine immense, je me crus encore une fois égaré.

De nouveau la boussole fut mon sauveur, me maintenant dans la bonne direction, et enfin l'aperçus au-dessus d'un nuage de brume des fumées qui montaient très droit. C'était Troyes. Alors je descendis un peu, puis je vis la cathédrale, et assez d'éléments de la direction vers l'aérodrome, si minuscule, si réduit de si haut et lorsqu'on vient d'accomplir une grande randonnée.

## L'Internationale Syndicaliste

Par AMILGARE CIPRIANI

La vieille Internationale, fondée à Londres, en 1864, méritait véritablement son nom de travailleurs, car c'est pour l'émancipation politique, sociale et économique de ceux-ci — sans aucune distinction de pays, de race et de religion — qu'elle fut fondée.

Elle devait aboutir logiquement à l'Internationale des travailleurs syndiqués, puisqu'elle voulait, même à ses origines, que tous les travailleurs fussent syndiqués par corporation de métier.

Beaucoup de Socialistes il en est encore aujourd'hui — combattant cela, en soutenant une hérésie socialiste, c'est-à-dire que l'on pouvait très bien être socialiste sans être syndicaliste, tandis que nous, les vieux internationalistes, nous avons toujours soutenu et nous la soutenons encore, que l'on ne peut pas être socialiste sans être syndicaliste et — cela va sans dire — anti-patriote, anti-militariste, athée ou libre-penseur.

Il y a un socialisme de pacotille aujourd'hui, défendu par tous ceux qui ne rêvent qu'honneurs, places et portefeuilles, qui se bombardent socialistes, patriotes, militaristes, croyants et même monarchistes.

Mais, les travailleurs ne se laissent pas prendre à cette étrange *olla podrida*, à ce *minestrone* indigeste qui constitue la négation la plus absolue du socialisme, qui en est — disons le mot — une véritable trahison.

Jadis, les traitres, on les exécutait, on les clouait impitoyablement au pilori, on épurait les rangs et on marchait en avant le cœur haut. La foi dans l'âme.

Aujourd'hui qu'ils sont légion, qu'ils ont des admirateurs et des imitateurs, on les appelle des hommes sages, prati-